DE L'INTERVENTION

DES

INVISIBLES

DANS

L'HISTOIRE MODERNE

PAR

CLÉMENS



PARIS
LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHIQUES
42, RUE SAINT-JACQUES, 42

1906



DE L'INTERVENTION
DES INVISIBLES
DANS
L'HISTOIRE MODERNE

DE L'INTERVENTION

DES

INVISIBLES

DANS

L'HISTOIRE MODERNE

PAR

CLÉMENS

PARIS
LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHIQUES
42, RUE SAINT-JACQUES, 42

1906



DE L'INTERVENTION DES INVISIBLES
DANS L'HISTOIRE MODERNE [1]

PRÉFACE

—

L'opuscule que fait paraître aujourd'hui M. Clémens prendra place parmi les ouvrages de fond de toutes les bibliothèques sérieuses. L'importance du sujet qu'il y traite est de premier ordre. Jusqu'ici, en effet, la raison profonde, l'âme du plus grand évènement qui ébranla le monde moderne, échappait aux historiens les plus érudits. Ces savants auteurs nous offrent des études fort bien faites et très documentées, mais la Genèse de la Révolution Française, qui fait l'objet de l'un des principaux chapitres de ce travail, n'avait pas encore été établie. La source vivifiante de ce grand geste historique se trouve dévoilée dans ces pages. L'intérêt de cette dé-

[1] Pour des renseignements complémentaires, s'adresser à M. Clémens. Librairie psychique, 42. R. St Jacques.

couverte est d'autant plus grand, que l'auteur montre comment cette origine se rattache aux mouvements d'émancipation de l'Humanité, passés, présents et futurs.

Il fallait dépasser le plan humain ordinaire, pour pénétrer la secrète et puissante intervention du monde invisible dans l'enchaînement de l'histoire, action qui eut toujours pour but de préparer l'humanité à recevoir des connaissances plus avancées.

Le lecteur verra comment l'historique de la nouvelle doctrine, dont on fait remonter les premières manifestations aux coups frappés d'Hydesville, en 1847, se relie à des manifestations antérieures, moins généralisées, et comment la naissance et l'évolution du psychisme moderne étaient prédites et préparées auparavant. L'auteur nous fait remonter ainsi à l'époque des Camisards, qui pratiquaient différents modes de médiumnité. Ils les attribuaient directement à « l'Esprit de Dieu », sans les étudier davantage. La secte des « Quakers », ou « Trembleurs », se livrait à des pratiques analogues, et tous ces inspirés trouvaient dans leurs relations avec le monde invisible, la force de résister à l'odieuse persécution religieuse dont ils étaient l'objet, et des conseils pour la défense de leurs intérêts spirituels.

Les adeptes de ces groupes particuliers professaient une religion à la fois pure, simple et grandiose. Rejetant les dogmes puérils et arbitraires, ils plaçaient directement la créature en face de son Créateur, et n'admettaient pas que d'orgueilleux intermédiaires se plaçassent entre eux et la Providence. Ils se réunissaient dans un profond recueillement et « dans les conditions d'un groupe spirite » dit l'auteur. Celui qui « recevait l'Esprit » se levait et parlait. Les autres écoutaient en silence, se conformant à ces paroles de Saint-Paul : « laissez parler les prophètes et que les autres jugent ». Les enseignements qu'ils recevaient ainsi étaient d'une élévation morale remarquable, à nuance de charité universelle, de fraternité entre tous les êtres humains, et de progrès en tout.

Pendant que les Réformés souffraient en Europe, au cours d'une période de trente ans, les persécutions les plus abominables, dont les dragonnades ne furent qu'un infâme épisode, les colonies d'Amérique étaient en voie d'émancipation et la race noire y subissait le joug de l'esclavage. Plusieurs hommes généreux s'en étaient déjà émus, entre autres William Penn, né en 1644. Après avoir étudié à Oxford et à Cambridge, il trouva sa voie en entendant prêcher les Quakers. Il obtint, en échange de ser

vices rendus, une colonie, la Sylvanie, à laquelle il donna son nom. Ce fut la Pennsylvanie, pour laquelle il élabora une constitution qui servit plus tard de modèle à la célèbre Proclamation d'Indépendance des Etats-Unis.

A une époque ultérieure vécut Thomas Paine (1787-1809) qui joua un rôle important dans la préparation de la Révolution française, après avoir lutté en Amérique par la plume, par la parole et par l'épée, pour arriver finalement à rédiger la Déclaration d'Indépendance des Etats-Unis qui est en même temps une déclaration d'émancipation de l'humanité. L'auteur réhabilite magistralement ce grand oublié.

L'intervention des invisibles est nettement établie au sujet de l'importante question de l'abolition de l'esclavage. M. Clemens nous montre comment nos frères de l'espace préparent l'opinion, dans ces moments de crise sociale intense. Nous les verrons intervenir directement en faveur des partisans de l'abolition de la servitude des noirs, dans une série d'évènements qui appartiennent à l'histoire du Nouveau Monde.

Lorsque l'on a lu cette œuvre, on est frappé de la liaison qui rattache les prolégomènes de la doctrine spirite à la vie intime des peuples, et de la précision avec laquelle se sont accomplies

les prédictions faites au sujet de l'avènement et de l'extension de ces belles et consolantes vérités. L'impression qu'on en retire est celle d'une grande confiance dans l'avenir, dans ces temps nouveaux où nous entrons et cela nous permet de penser que, grâce à l'intervention des invisibles dans l'histoire de notre humanité, la fraternité universelle, qui n'est encore qu'un rêve, se réalisera plus vite qu'on n'oserait l'espérer à l'heure actuelle.

PAUL HEIDET.

Union Eclectique Universaliste
Président d'Honneur : TOLSTOÏ

INTRODUCTION

—

Le but que l'on se propose dans les pages suivantes n'est pas de chercher à établir la preuve de l'influence que les êtres invisibles et intelligents peuvent exercer sur les êtres humains et sur les événements.

Le pouvoir que les invisibles possèdent, dans certaines conditions spécialement déterminées, de s'emparer d'un corps humain, de se servir de ses organes pour substituer leurs pensées, leurs paroles et leurs actes à celles et à ceux de la personne qui se trouve être ainsi, momentanément, sous leur dépendance est un fait évident, connu et si souvent établi par des témoins nombreux et irrécusables, que les nier serait faire preuve d'une profonde ignorance.

Partant donc du principe que la révélation extra-humaine est une vérité, nous laisserons de côté les innombrables faits de l'antiquité, pour commencer de suite notre étude, en partant d'une époque bien plus rapprochée de nous. On verra par la corrélation de faits historiques, parfois très curieux, que le but constant des interventions était de préparer l'humanité à recevoir des connaissances plus avancées. Ces idées, qui n'avaient pas pu se faire jour pendant les longs siècles de sombre ignorance du Moyen-Age, reçurent enfin une éclatante application dans un pays nouveau, où après de longues luttes, la pensée libre a pu enfin prendre son essor.

I

Il est d'usage de faire remonter les premières manifestations du Spiritisme moderne à l'année 1847, aux coups frappés à Hydesville, près de Rochester dans l'Etat de New-York. Il est vrai que c'est là où pour la première fois, on a eu recours à l'alphabet pour traduire d'une façon intelligente les phénomènes de « raps » ou coups frappés. Il est également vrai, qu'à partir de ce moment les mêmes phénomènes eurent lieu partout aux Etats-Unis, pour se manifester ensuite en Angleterre et sur le Continent. Mais ce que l'on connaît moins, généralement, ce sont les faits, très intéressants dans l'histoire du spiritisme, qui se sont passés bien avant cette mémorable année 1847.

Si les idées spirites ont trouvé à cette époque un terrain favorable à leur rapide développement aux Etats-Unis, il n'en est pas moins vrai qu'il a fallu une longue période de préparation, et il n'est pas sans intérêt d'étudier la série d'évènements dont l'enchaînement aboutit à l'obtention de ce résultat.

C'est dans les milieux troublés, à la suite des guerres de religion, que les hommes se voyant persécutés pour avoir osé penser librement et outragés dans leur conscience, honnis pour leurs convictions et méprisés par la masse des plus forts, c'est alors que, désespérant de tout secours des hommes, ils se rejetèrent, pleins d'une foi naïve et ardente, dans

une pure croyance en Dieu, ne demandant qu'une chose, la lumière, qui les fera agir selon sa suprême volonté.

Dans ces crises religieuses, cet appel solennel semble n'avoir jamais été fait en vain.

La lumière descend. Des hommes sérieux, vertueux « la voyent en eux ». Les idées venant du dehors, de « Dieu » selon eux, deviennent des idées « fixes », et le but de leur vie sera désormais de les propager parmi les hommes par les efforts patients de la persuasion, par une excitation au repentir et par l'exemple d'une vie austère et pure.

George Fox fut l'un de ces hommes. Né en Angleterre en 1624, fils d'un pauvre tisserand, il reçut de ses parents une éducation basée sur les principes d'une honnêteté scrupuleuse.

Berger jusqu'à l'âge de 19 ans, il passa, plongé dans la méditation, de longues heures dans la solitude des forêts. Une chose surtout le frappait. C'était l'état de décadence de l'Eglise anglaise, tombée dans une sorte d'anarchie, débordée par des excès de toute sorte à la suite de longues luttes entre les deux factions catholique et protestante.

Illettré, sans ressources, Fox quitte sa famille et ses amis, et, n'écoutant que « la lumière qu'il sentait en lui », il se met à prêcher, invitant les hommes à se repentir et à s'améliorer.

Il dédaignait les Ecritures. « Les juifs, disait-il, « avaient des écritures et pourtant ils ont crucifié le « Christ ».

« C'est l'*Esprit saint* qui ouvre à chacun l'intelli- « gence des saints livres et enseigne ce qu'il faut « croire, démontrer et pratiquer ». « Il faut attendre « le *Saint esprit* dans un calme absolu. Il entre alors « dans l'âme et signale sa venue par *des crises d'agi-* « *tation et de tremblement* ».

Ces crises d'agitation sont observées de nos jours chez les vrais sensitifs et indiquent le moment où ceux-ci abdiquent leur propre personnalité, pour laisser, à une intelligence invisible, l'usage de leurs organes physiques.

Les premiers disciples de Fox recevaient donc l'esprit saint dans l'agitation et c'est précisément ce tremblement qui faisait que, pour les tourner en ridicule, on leur donna le nom de « Shakers » ou « Quakers », c'est-à-dire « Trembleurs ».

Pourtant ces « Trembleurs » menaient une vie strictement pure et honnête, suivant en cela l'exemple de leur chef qui était animé d'un grand amour pour l'humanité et restait ferme dans ses convictions. Il disait que si « l'Esprit » ne venait pas « se faire entendre », rien ne parvenait à le remplacer. Aussi n'admettait-il aucun cérémonial, aucun sacrement, aucun chant.

On se réunissait « en silence » et l'on attendait avec recueillement. Lorsque l'Esprit de Dieu arrivait, celui qui l'avait « reçu » se levait et parlait. Les autres écoutaient en silence.

C'était comme un renouvellement du temps des premiers chrétiens, lorsque Paul écrivait aux fidèles qu'aux uns étaient données par l'Esprit les paroles de sagesse, aux autres le savoir, et quand il disait : « Laissez parler les prophètes, deux ou trois, et que « les autres jugent ».

La secte des « Amis », qui était le nom dont s'intitulaient les Quakers, augmentait toujours.

Ils avaient des vertus conjugales, « la bonne foi » dans les opérations commerciales, une profonde horreur pour la guerre et l'esclavage.

Ils ont toujours conservé ces caractéristiques, comme nous le verrons par la suite.

En 1682, Fox se rendit en Amérique où son ami et disciple Wm Penn avait établi une colonie importante, puis il revint en Europe pour sa mission jusqu'à sa mort survenue en 1690.

Laissons pour le moment nos « Amis » en Angleterre et transportons-nous en France, où il y avait, à ce moment, un autre foyer d'agitation et de persécution religieuse, un autre foyer d'où sont sortis des héros et des « prophètes ».

La « Réforme » avait de nombreux adeptes dans le Midi. Les Huguenots harcelés, cruellement éprouvés par le bagne et les supplices de toutes sortes, cherchaient à fuir. Persécutés longtemps avant la révocation de l'Edit de Nantes, ils reçurent au moment de la promulgation de cet Edit qui eut lieu le 22 octobre 1685, l'ordre de partir tous dans « la quinzaine », et près de 300000 Français quittèrent le Royaume, appauvrissant la France au bénéfice des pays étrangers, où ils apportèrent leurs biens, leur industrie et leurs talents. Ceux qui étaient restés, se réfugièrent dans les montagnes des Cévennes et y organisèrent la résistance contre l'odieuse persécution catholique. Ils se réunirent à de hardis montagnards cévenols qui avaient adopté la nouvelle religion de Luther, de Calvin et de Bèze. Rudes et incultes bergers, simples paysans, ils se réunissaient de temps en temps et passaient la journée à écouter « le prêche » des plus capables d'entre eux.

C'étaient des Camisards [1].

Dans la forme « l'intervention des esprits » se ma-

[1] L'abbé de la Bourlie est connu dans l'histoire de cette époque pour avoir tenté, par un soulèvement général des mécontents des deux religions, d'obtenir du roi une liberté de conscience entière, comprise selon la plus grande tolérance et dans un but de progrès (V. Bonnemère. Histoire des Camisards.)

nifesta comme chez les quakers. Les enfants et les jeunes gens étaient « agités », ils avaient parfois des moments de véritable éloquence. Il y avait de nombreux cas de clairvoyance. Ils puisèrent leur force dans cette « intime communion que Dieu permet d'avoir avec lui ». Ils écoutèrent les conseils qui souvent les guidèrent à travers mille dangers [1]. De Serre, gentilhomme verrier, magnétisa quelques jeunes personnes qui « se mirent à trembler et à prêcher ». Elles avaient des extases et des visions, et prédisaient, conseillaient au nom de l'Esprit Saint ».

Dans les réunions, on voyait parfois plusieurs de ces « inspirés » dévoiler des dangers immédiats, avec détails et précision, et ceci à plusieurs en même temps, quoique séparément les uns des autres. On entendit également des gens parler correctement en français, alors que, dans leur état normal, ils ignoraient complètement cette langue et ne parlaient que leur patois.

L'histoire de cette épouvantable lutte, guidée par un sectarisme brutal, est connue. Elle devait fatalement finir par l'écrasement de la révolte et la dispersion d'un grand nombre des malheureux « inspirés ».

Beaucoup se rendirent en Suisse ; d'autre gagnèrent la Hollande pour passer ensuite en Angleterre, où ils trouvèrent déjà des leurs, groupés autour de Misson, un ancien conseiller qui dût fuir comme tant d'autres Huguenots.

Mais les idées de liberté de conscience, semées avec le sang de tant de victimes n'étaient pas perdues.

Transportées dans d'autres pays, plus propices à leur éclosion, on les verra renaître chez les Quakers.

(1) Bonnemère. — *Histoire des Camisards.*

(2) *Théâtre sacré des Cévennes.* Maximilien Misson ancien conseiller du Parlement de Paris.

En tous cas, on peut dire que le germe des principes de 1789 date de cette époque des Camisards où un groupe d'hommes écoutant les voix supra normales, revendiquent le droit d'adorer Dieu selon leur conscience.

Il sont donc venus rejoindre leurs frères à Londres vers 1706, amenant avec eux « l'Esprit de prophétie ».

Ils étaient connus sous le nom de « Prophètes Français ». Ils menèrent une vie digne et pure. C'est alors qu'ils connurent les Quakers, les « amis », avec qui ils fusionnèrent. Il y avait communion d'idées entre eux.

Vers 1758 une autre personne, une illuminée entra dans la « society ». Ann Lee avait 22 ans.

« Elle recevait des courants de force spirituelle de Dieu » et dans sa vie d'abnégation et de vertu, elle répandait les bienfaits de ses dons autour d'elle. Elle pouvait « lire tout ce qui se passait dans les pensées des autres », et souvent elle dévoilait les pages sombres que l'on voulait dérober à sa vue.

Il faut se rappeler que les phénomènes de la médiumnité étaient complètement inconnus. Durant les siécles passés on avait brûlé et détruit des milliers de médiums comme on avait fait périr la merveilleuse Vierge d'Orléans. Aussi l'Eglise d'Angleterre, dans sa haute sagesse ordonna que cette « sorcière » ait la langue percée d'un fer rouge, punition d'une accusation de blasphème.

Mais, pour la forme, elle devait auparavant être examinée par quatre des plus éminents docteurs en théologie du pays. Voilà donc notre pauvre médium, fille ignorante, ne sachant « ni lire ni écrire » devant ses redoutables juges. Mais, ô merveille ! la puissance de Dieu était descendue en elle. A leurs questions Ann Lee répondit, non seulement en anglais, mais

en de nombreuses langues étrangères. Les savants déclaraient ensuite, que personne entre eux n'aurait pu *si bien* converser et ils conseillèrent aux persécuteurs de cette faible fille de « la laisser tranquille ».

Anne Lee « voyait » et sa clairvoyance était parfois si puissante qu'elle pouvait décrire des localités situées en Amérique et parler des personnes qu'elle y voyait... Plus tard, en 1774, elle partit, poussée par ses « voix de l'Esprit », et en arrivant dans l'Etat de New-York, elle reconnut les endroits et les personnages vus dans ses visions.

Elle se dévoua à sa « mission » et aida à établir les colonies des « amis » et toujours dans les mêmes idées de lutte pour l'émancipation des hommes.

Déjà en 1656, deux autres Quarkeresses étaient arrivées à Boston, où les lois intransigeantes des « Puritains » sévissaient contre tout ce qui n'était pas « orthodoxe » et où les « Sorcières » avaient à craindre d'être brûlées vives. Le bourreau ne trouvant pas de « signe de sorcellerie » sur ces deux femmes, se contenta de les jeter en prison et de ne brûler que leurs livres.

On voit, par ce fait, combien la marche des idées d'émancipation de l'esprit humain était lente, même en Amérique, où pourtant les Puritains s'étaient réfugiés pour se soustraire à la persécution religieuse. Il fallait renouveler la liberté, redoubler les moyens de dissimuler les nouvelles idées. Il fallait un homme instruit, puissant et riche pour les implanter avec succès. La prédication était facile. Qui allait organiser la propagande et imposer la règle ?

Un enfant était né, lorsque Fox à vingt ans commença sa mission, d'après les ordres de « l'Esprit de Dieu ». A douze ans, cet enfant reçoit subitement un jour « une commotion ». La pièce où il se trouvait

sembla comme remplie de « gloire » et il avait « comme la sensation d'être en présence d'un Dieu », comme étant entouré d'une lumière sacrée et en communion intime avec la Divinité.

L'enfant n'oublia jamais cette expérience, et, devenu homme, il la considérait toujours « comme une sorte de consécration céleste, et un ordre d'en haut, le désignant à remplir une mission sacré. »

C'est ainsi que le célèbre William Penn débuta à 12 ans pour devenir par la suite le véritable chef de la « société des amis ».

Il naquit en 1644. Son père était amiral anglais, sa mère hollandaise. Il étudia aux collèges d'Oxford et de Cambridge, et plus tard à Saumur, sous le Calviniste Amyraut. Il cherche sa voie toujours en défenseur résolu de la liberté de conscience, et il la trouve définitivement en entendant prêcher les idées des Quakers par Loe, l'un des suivants de Fox.

Il adopte avec enthousiasme les idées des Quakers et, dès lors, il commença une vie de lutte, attaquant par la plume et par la parole, il publie des livres, fait des conférences. Poursuivi, emprisonné, il se voit tantôt acquitté, tantôt condamné par les tribunaux. A chaque sortie, il recommence ses attaques, visant les orthodoxes dont il fustigeait l'ignorance.

Enfin, l'homme pétri par la souffrance et l'expérience est prêt et préparé. Il va bientôt recevoir les moyens d'agir librement et selon ses vues. En 1680, il reçoit du Roi James, en paiement des sommes avancées par son père au gouvernement, le don d'une terre en Amérique avec tous les droits de la coloniser à sa guise. Penn donna le nom de « Sylvanie » à ce pays fertile et boisé. Le roi insista malgré son opposition pour ajouter son nom, et la « Pennsylvanie » prit place parmi les colonies anglaises au Nouveau

Monde. Penn s'occupa aussitôt de rédiger la constitution de sa colonie.

Il veut qué les hommes « comprennent la liberté de conscience » et cela en vrais chrétiens, avec la plus grande tolérance pour les autres.

Il veut que l'on soit délivré de tout servage et « il confie tout pouvoir au peuple », avec la « liberté religieuse la plus parfaite ». Il déclarait qu'aucun homme, ou groupe d'hommes n'avait le droit de prétendre régler les affaires de conscience des autres, les détails des dogmes ou la nuance des croyances. Il institue la procédure par jury, composé de douze concitoyens librement acceptés par l'accusé. Il diminue autant que possible l'emprisonnement pour dettes, mais on était tenu sur l'honneur de s'acquitter complètement aussitôt que possible.

La Constitution était purement démocratique, on devait essayer d'arranger les différends par l'arbitrage d'abord, avant d'entamer les procès. L'arbitrage était une idée favorite de Penn. En 1693, dans un essai sur la paix d'Europe, il met en avant l'idée d'une conférence générale pour la Paix, établie sur une base d'arbitrage. Il avait « de la pitié » pour ceux qui obéissaient « par ordre et sans conviction », et aussi pour ceux qui souhaitaient de détruire pour la gloire de Dieu, leurs frères qui ne pensaient pas comme ils pensaient eux-mêmes. Une telle religion, disait-il, peut avoir des « dents », mais elle est certainement dépourvue de raisonnement.

Il veut que l'on respecte la religion, même celle des sauvages. Il établit des lois pour défendre qu'on leur vende des liqueurs. Il est le premier à songer à donner de l'instruction aux nègres, suivant en cela ce principe que l'humanité est « une », et que l'esprit de Dieu vient aux païens comme aux chrétiens et aux noirs comme aux blancs. Le code pénal fut réformé

ainsi que le traitement des prisonniers, enfin on dût aux Quakers le traitement rationnel des aliénés par la douceur et la bonté.

Penn institua le Suffrage universel pour l'élection des Assemblées. Il décria le commerce des esclaves et déclara l'esclavage chose illégale.

Il fallait alors se déclarer chrétien pour être reçu comme colon et agir comme tel.

C'est sur ces bases solides que notre Quaker commença ce qu'il appela « son expérience sacrée d'une colonie libre pour toute l'humanité ». Il est inutile de relater le succès de ses efforts ; un seul fait, du reste, suffira, mais il est à retenir. Lorsque la Convention, quelques années après la *Déclaration* de l'indépendance des colonies, s'est réunie à Philadelphie, la capitale de la Pennsylvanie, ville de « l'amitié fraternelle » fondée par Penn, une commission était chargée d'écrire une constitution pour les futurs « Etats-Unis » et le magnifique document, rédigé par Jeffersen, « la belle et virile constitution des Etats-Unis », comme l'appellent les commentateurs, avait pour base les principes que le Quaker Penn avait établis pour régir sa colonie selon sa « sainte expérience ».

Ceci nous conduit à parler d'un homme de ces temps là, non pas un illuminé comme Fox, Penn et d'autres, ou de ceux qui ressentaient les « commotions » et recevaient les visites de « l'Esprit d'en haut » comme les Camisards de France et les autres médiums d'Angleterre, mais d'un homme simple, presque illettré d'abord, et qui, par les propres ressources de son intelligence et son propre bon sens, est parvenu à exercer une influence sur les idées de son temps dans le monde civilisé. J'ai nommé « Thomas Paine », né en Angleterre en 1787 et mort en 1809.

Qui connaît aujourd'hui ce grand oublié en France ?

Qui se rappelle de celui qui fut, en Angleterre, un vif défenseur des principes de la Révolution française, ami de Condorcet, membre de la Convention nationale et « *l'un des rédacteurs de la Constitution française* » ?

Qui pense à lui ? Qui s'intéresse à sa mémoire ? Et pourtant, nous qui jouissons, de nos jours, de l'exercice des « droits de l'homme », nous devons au moins notre reconnaissance à celui qui seul et le premier osa proclamer ces droits à l'Univers ?

Qui était donc Paine ?

Fils d'un Quaker, fabricant de corsets, le jeune Paine reçut une maigre instruction à une école gratuite, se fit matelot et plus tard, devint maître d'école et écrivit pour plusieurs journaux. On était en 1774.

Les guerres de religion avaient cessé. Les « influences » qui avaient poussé les hommes « éclairés » à revendiquer la liberté de conscience avaient également inspiré des disciples qui avaient pour mission d'entraîner leurs frères dans les colonies lointaines.

Et maintenant, il fallait des hommes, non pas timides et sensibles, mais des natures résolues et courageuses faites pour la lutte, bravant les violences, malheureusement nécessaires pour avancer dans la voie de l'émancipation.

Deux de ces hommes se rencontrent à Londres en 1775. Ce sont Franklin et Paine. Les treize colonies avaient commencé la révolte contre la mère patrie ; Franklin est envoyé pour plaider la cause des colons en lutte contre l'Angleterre. Frappé des talents et des idées de Paine (1), Franklin l'amène en Amérique

(1) Paine était remarquable par la force et la précision de ses raisonnements. Il disait lui-même qu'il reconnaissait deux sources d'idées en lui. D'une part, les idées personnelles d'un bienfaiteur de l'humanité, et d'autre part l'*ins-*

et peu à peu parut le célèbre pamphlet « Le sens Commun » qui eut un effet prodigieux et une influence immense sur la révolution américaine.

Il stimule l'ardeur des patriotes par ses écrits incessants. Il est l'âme incarnée de la guerre qui éclate, soutenant par son exemple et sa parole les milices de Washington qui se battaient à Valley Forge pendant la longue période hivernale, vivant dans la neige, manquant de nourriture et de vêtements, contre les troupes du Roi d'Angleterre.

Paine se jette dans la mêlée, utilisant à la fois sa plume, sa parole et son épée.

Aussi le souffle de son esprit, de son caractère de franc et ardent défenseur de la liberté est reconnaissable dans cette fière déclaration de l'indépendance des États-Unis, qui est en même temps une déclaration de l'émancipation humaine. Paine vient en France en 1781 [1] envoyé en mission par le Congrès pour négocier un emprunt.

Il revient en 1787. Les temps étaient déjà troublés et bientôt en effet devait survenir l'éclat de 1789, la Révolution française.

Paine devint de suite un chaleureux adepte de la Révolution. Cet Anglais, qui avait lutté pour les Américains, vint dire aux Français : « Le monde est mon pays ; faire le bien est ma religion. »

Ce beau caractère se complète par ce qui suit :

piration qui faisait de lui l'âme du mouvement révolutionnaire. Il expliquait cette influence profonde en disant qu'elle se résolvait dans son entendement sous la forme d'idées puissantes, insufflées comme par une intelligence supérieure, ce qui faisait de lui un véritable *inspiré*, de son propre aveu (V. Les Droits de l'Homme, réponse à Burke.)

[1] A cette époque, Paine était déjà ministre des affaires étrangères des Etats-Unis, où il ne fit que passer.

Il plaçait son idéal au-dessus des nationalités et au-delà de la mesquinerie des frontières.

Il voulait « vivre » les mots qui étaient si souvent sur les lèvres de beaucoup de gens et il incarnait vraiment la Liberté, la Fraternité, l'Egalité.

En 1790, le fameux orateur et écrivain Burke, le porte parole du parti aristocratique anglais, écrivit ses « Réflexions sur la Révolution française » œuvre de dédain et de dénigrement. Paine, blessé dans ses convictions enthousiastes, lance sa réponse à Burke et à tout le parti aristocratique. Tombant comme le coup de massue d'un géant, cette réponse écrase le champion de l'ancien régime et fait écrouler ses théories sous ce cinglant coup de fouet ; il le laisse atterré, anéanti par ce fier coup de clairon proclamant d'un accent vibrant et fort :

Les Droits de l'Homme

II

Le Pamphlet fut immédiatement traduit en français et l'effet fut prodigieux.

Condorcet publia alors le journal le *Républicain*. Paine y envoya des articles, encore plus agressifs et plus violents. Il attaque le système monarchique, ce qui le conduisit devant les tribunaux, mais l'Assemblée législative le déclara citoyen français et il fut élu membre de la Convention par le Pas de Calais, Abbeville, Beauvais et Versailles.

Banni en Angleterre où il est brûlé en effigie, il arrive à Paris au milieu d'un enthousiasme extraordinaire et va siéger au milieu des fameux Montagnards (1).

Il fait partie de la Commission qui rédige la Constitution, écrit contre le régime royal, tout en partageant les idées de modération et d'humanité de son ami Condorcet, qui avait en horreur les moyens violents. Il refuse de voter la mort du malheureux Louis XVI ; cela suffit, dans l'effervescence du moment, à le faire rayer de l'assemblée et jeter en prison.

C'est alors qu'il écrit un autre de ses ouvrages rempli de hardiesse « L'âge de Raison » où il avait pour but d'émanciper l'esprit humain des superstitions théologiques et des dogmes orthodoxes pour restituer à l'homme son droit de penser.

La Révolution française est alors un fait accompli

(1) Il y retrouva son ami Lafayette et d'autres leaders de l'Emancipation Révolutionnaire.

Les idées libérales ont été propagées partout en Europe à la suite des guerres du moment. Le Code Napoléon, œuvre de la période révolutionnaire, et dont le promoteur fut le jurisconsulte et philosophe Cambacérès, fut achevé après les victoires de l'Empire et remplaça en Espagne l'Inquisition.

Les échos de la Révolution se répercutent en 1830 et en 1848 et c'est à cette époque que nous allons reprendre la filière de notre étude.

D'une part, un centre d'agitation se forme pendant que, d'autre part, des instruments nouveaux, porte-Parole d'une « *intervention extraordinaire* » se préparent et vont surgir.

On avait discuté pendant de longues années la question de l'esclavage des noirs au Congrès des Etats-Unis.

Ce fut une longue période d'hostilités et d'agitation qui, lentement, creusait un abîme entre le Nord et le Sud, abîme horrible, qui devait plus tard engloutir un million de victimes après une lutte longue et sanglante.

Ce fut une lutte fratricide, une guerre civile, dont le sang devait pourtant cimenter de nouveau l'union et l'établir sur une base plus humaine, en proclamant, comme Penn l'avait déjà fait près de deux siècles auparavant, cette ère nouvelle : l'Abolition de l'Esclavage.

Cette loi glorieuse avait déjà été votée pour la première fois en France par la Convention le 4 février 1791.

Nous avons vu que le parti anti-esclavagiste existait déjà depuis longtemps, mais c'est seulement en 1831 que le R^nd Channing conseilla de faire une campagne politique. Le livre de ce grand penseur « *L'esclavage* » publié en 1841, eut un immense retentissement et révéla un véritable talent de jurisconsulte.

Pourtant le point sensible n'avait pas encore été trouvé, le cœur de la nation n'avait pas été remué, et les longues discussions des politiciens exercés n'aboutissaient à aucune solution satisfaisante. Pendant ce temps-là, un « *instrument* » se préparait dans l'ombre.

Une faible femme se sentait poussée comme par une « *force irrésistible* », c'est elle-même qui le déclare, et fièvreusement, sa main couvre des feuilles d'un récit, vibrant d'émotion.

Elle fait un exposé véridique des horreurs de l'infâme esclavage des noirs.

Le moment était propice, et, comme si une habile intelligence en avait fait le mystérieux calcul, le coup de foudre éclata.

Cette femme était Mme Harriet Stowe Beecher. Son récit était un petit livre qu'elle nomma « *La Case de l'oncle Tom.* » C'était en 1852, dans une suite de tableaux et de récits poignants, la vie misérable des noirs, exposée sous forme de roman.

On pouvait y lire les douleurs de la séparation forcée des membres d'une famille par suite des ventes publiques. On les voyait, conduits au marché comme un vil bétail.

Les horreurs, les tortures qui y étaient relatées sans aucune exagération étaient même souvent exposées d'après des faits authentiques et précisés .

C'était, en somme, un résumé exact, véritable pamphlet anti-esclavagiste « une mosaïque » disait l'auteur « dont les cailloux sont des faits. » Cette femme disait que son livre s'était produit sous l'influx d'une impulsion irrésistible qu'elle ne pouvait pas définir, ni éviter.

Elle se sentait comme prise dans un étau, forcée de tracer le récit dont les lignes brûlantes se présentaient toutes composées à son entendement.

Il n'est pas d'ouvrage, avant ou après celui-ci, qui eut un sort semblable.

Avant que trois ans se fussent écoulées depuis sa publication, 300,000 exemplaires étaient déjà vendus, et, avec l'édition anglaise, le nombre dépassait le million.

L'effet produit était prodigieux, et la question devint alors vraiment nationale, pour aboutir à la guerre de Sécession des États du Sud.

Cependant il n'entre pas dans mes intentions de vouloir faire passer Mistress Harriet Beecher Stowe pour un vulgaire médium écrivain, dénué de toute instruction. Elle appartenait à une famille célèbre. Son père, Lyman Beecher, était théologien distingué, président d'un collège et défenseur énergique des idées anti-esclavagistes. Ses neufs enfants reçurent tous une instruction supérieure et se distinguèrent par leurs talents, comme éducateurs, prédicateurs ou écrivains. Harriet ainsi que son frère Lymand Ward ont une renommée plus éclatante, ce dernier pour ses remarquables prédications d'une éloquence élevée et saisissante, et Harriet, uniquement pour son petit livre de l'Oncle Tom.

Élevée dans une famille où la discussion des questions de haute morale était à l'ordre du jour, d'une façon pour ainsi dire permanente, prenant part elle-même à l'agitation du milieu et du moment, ayant son père, ses frères, son mari, activement occupés à la défense des mêmes opinions, instruite elle-même et bien douée, elle aurait pu écrire, par ses propres moyens, un ouvrage quelconque comme le faisaient ceux qui l'entouraient. Elle l'aurait même produit, plutôt dans ce moment d'agitation, pendant que les siens publiaient leurs idées et les prêchaient. Elle n'en fait rien, mais retirée dans un endroit plus tranquille avec son mari, devenu Professeur de

théologie, elle se recueille, et seule, dans ses moments de loisir, elle sent ainsi se produire en elle l'œuvre et le dramatique récit qui devait enflammer le pays quand il fit son apparition.

Son œuvre surgit au moment où les grands orateurs du Congrès avaient épuisé leurs efforts sans arriver à une solution. Les Calhoun, Clay du parti du Sud et le géant Webster au Nord, avaient déployé leurs efforts dans une série de discours remarquables. Déjà depuis 1831, Garrison faisait de même et dépensait son éloquence pour la cause des abolitionnistes, mais il était réservé à un livre, considéré par son auteur même, comme vraiment inspiré au moins dans sa forme, de porter le coup final et de hâter le soulèvement universel de l'opinion populaire : la case de l'oncle Tom.

L'œuvre de l'émancipation se préparait lentement et laborieusement. La période active de la lutte entre les deux partis se précisa à partir du moment où, en 1860, le nouveau Président était nommé. Mais avant de continuer notre récit et de parler de ce grand martyr qui fut Abraham Lincoln et pour mieux faire comprendre son rôle, il convient de reprendre des incidents de 1837.

Nous avons vu avec quel rigorisme les orthodoxes, et surtout les Puritains, traitaient toute personne dont les actes leur paraissaient anormaux. Le moindre écart d'une ligne de conduite rigide en matière religieuse, suffisait à vous faire soupçonner de sorcellerie et d'obsession diabolique.

Il n'y a que chez les Quakers que l'on croyait à la « descente et à la visite de l'Esprit de Dieu. » On l'attendait « réunis en silence » et recueillis, c'est-à-dire dans les bonnes conditions du cercle spirite. Aussi vers le milieu de l'année 1837, ces visites spirites, ou « *de l'Esprit* », devenaient plus fréquentes.

D'après les historiens [1], ces « manifestations » étaient observées d'abord chez les jeunes filles.

Au milieu des assemblées, elles se sentaient saisies, secouées et tournaient sur elles-mêmes. Au lieu de crier au diable, on laissait faire, pensant, peut-être avec raison, que « l'Esprit de Dieu » voulait d'abord préparer ces jeunes instruments à devenir ses porte-paroles.

« *En effet, bientôt elles tombaient dans un état in-* » *conscient, puis reprenant l'usage de la voix, on* » *les entendait chanter des hymnes tout nouveaux* » *et inconnus des assistants, puis elles conversaient* » *comme s'il y avait des êtres autour d'elles, êtres* » *invisibles aux autres.* »

Peu après, les garçons du même âge, c'est-à-dire de 10 à 12 ans présentaient des phénomènes analogues. Parfois l'un d'eux était projeté avec violence à terre et des hommes puissants ne pouvaient relever le corps raidi. Peu à peu ces « prises » eurent lieu chez les jeunes gens plus âgés, les phénomènes s'étendaient à divers groupes et finalement en 1838, les adultes eurent leurs heures « d'extase et de communion avec les anges ». Souvent aussi, il arrivait que l'ange donnait une description détaillée de lui-même et que les assistants reconnaissaient un « trépassé » qui était totalement inconnu de celui qui était en *transe*. A cette époque les mots transe, médium et même esprit n'étaient pas encore connus.

On n'avait pas l'air de chercher beaucoup à étudier le phénomène ni d'en chercher la cause. On était tout entier à la conception religieuse, on n'envisageait pas le côté scientifique et quand les « sujets » parlaient en langues inconnues et diverses, on se contentait de l'attribuer à « l'Esprit de Dieu ». On assure même

(1) Me. Allen. — « *Quakers d'aujourd'hui.* »

que de nombreux apports d'objets divers et de toute nature eurent lieu à cette époque. Mais, après deux années de ces excercices, les sensitifs étaient en état de recevoir des messages, plus élevés sans doute, car en 1840 « une effluve de force spirituelle » semblait renforcer les assemblées ; des communications, dont l'ensemble constituait parfois de véritables livres, étaient dictées ainsi. C'étaient des instructeurs et parfois des prophètes.

Nous ne parlerons que de l'un de ces sujets qui était très remarquable et très connu. On disait dans ces instructions que le but de ces phénomènes était à présent rempli et qu'ils allaient bientôt cesser, mais « *que dans dix ans on les verrait reprendre pour s'étendre cette fois à toute la Terre.* »

Or, remarquez qu'ils avaient commencé à diminuer en 1837 et après dix ans de silence exactement, nous allons assister à l'évènement, si connu cette fois, qui eut lieu dans la famille Fox à Hydesville-New-York. Dans cet intervalle, en 1845, eut lieu un évènement qui mérite d'être cité ici. L'hypnotisme d'aujourd'hui, qui fut le mesmérisme de ces temps-là, avait des adeptes un peu partout.

Un jeune cordonnier de 19 ans, ignorant et sans éducation, avait été « hypnotisé » par une personne, et le « sujet » dans cet état supra-normal, lui dictait des pages. Un peu plus tard, ce jeune homme, ayant quitté toute relation avec les « mesméristes, » trouva à sa grande surprise, que sa main pouvait écrire seule.

Bientôt les pages s'accumulent et à la fin, un volume de 800 pages était produit « *Les Principes de la nature* » et les « *Révélations divines* » toutes profondes par les idées exposées et la logique des explications. Le nom de l'écrivain est devenu célèbre et le fait si bien établi sans aucun démenti, que ce livre, n'a jamais pu, par la forme et par le fond, être

l'œuvre de ce cordonnier ignorant, sans une assistance supra-naturelle. M. Andrew Jackson Davis, qui est devenu, par la suite, clairvoyant et médium remarquable, a toujours affirmé que ce livre, ainsi que d'autres obtenus par la suite, était « l'œuvre des Esprits. » Il disait également qu'il avait pu assister, en état de clairvoyance à une « assemblée d'esprits » : les Pères de la Nation, réunis en concile pour traiter de graves affaires concernant le pays.

C'était donc peu après, en 1847, que les manifestations devaient commencer. On n'avait pas dit où, ni comment.

Certes, en écoutant les petits « coups frappés » dans leur chambre, les deux petites filles Fox ne se doutaient pas que *c'était là le point de départ* du mouvement qui, en effet, a fait le tour du monde, bouleversant les anciens concepts, et imposant de nouveau d'anciennes croyances, qui devaient être mieux connues et propagées plus que jamais. Tap, Tap ! sur les murs. Ce n'était plus la « lumière intérieure » du temps des Camisards et de George Fox, c'était un phénomène extérieur, précis et constant, Tap, Tap ! Ce n'était plus ni l'esprit de Dieu des Quakers, ni la sorcellerie du diable des Puritains. Tout cela était du temps passé. On était libre dans un pays libre. Plus de persécutions, plus de prison à craindre, on pouvait dire aux autres de venir écouter les coups frappés. Les voisins constataient le fait, puis Kate Fox, familiarisée avec ces visites, demanda le nom de l'intrus qui troublait son sommeil. Les coups répondirent ; alors la jeune fille dit en badinant à l'invisible : comptez comme moi, un deux, trois, quatre et les coups demandés se firent aussitôt entendre ; un, deux, trois, quatre. Devant la preuve manifeste de la présence d'une intelligence inconnue, l'enfant, frappée de terrreur, s'évanouit.

La communication entre les esprits et les hommes était un fait accompli, et bientôt au lieu de dire : oui ou non, comme réponse, à des questions posées, on eut recours à l'alphabet et les communications purent se développer. A partir de ce moment, le mouvement se propagea à travers les États-Unis. Les demoiselles Fox devinrent des « médiums » fameux ; d'autres se formèrent dans leur entourage et dans d'autres localités.

Un d'entre eux Mme Hayden vint le premier en Angleterre en 1852, suivi bientôt par le célèbre Home et tant d'autres. « *La prophétie faite dix ans auparavant chez les Quakers se trouvait ainsi réalisée.* »

Nous ne suivrons pas tous ces médiums et spiritualistes modernes dans leur propagande. Ces vérités nouvelles appartiennent à l'histoire du Spiritualisme.

Nous noterons seulement que leur premier journal fut fondé par une intervention directe des esprits, par un médium, une jeune fille, devenue Mme Carlyle Petersilea aujourd'hui en 1906.

C'est bien malgré lui que la publication du journal Banner of Light fut tentée par l'éditeur, qui considérait cette entreprise comme une folie, devant aboutir à un échec certain. On s'y mit cependant et le premier journal des spiritualistes dure encore de nos jours, après avoir traversé bien des vicissitudes, il est vrai, mais dirigé toujours par les conseils et indications des esprits, qui avaient d'ailleurs prédit les déboires, comme les réussites.

Nous arrivons maintenant au dernier épisode de notre étude. Le moment était favorable pour une autre intervention.

Ici encore, quelques détails sont nécesssaires pour exposer comment fut préparé le terrain qui devait recevoir la semence sacrée d'en haut. Une « Parole »

devait être donnée et propagée. Il fallait pour cela un porte parole convenable pour la recevoir d'abord, et l'expliquer ensuite. Il fallait des instruments sûrs pour ce grand travail, un agent intermédiaire, un trait d'union, le « médium », organe de ces communications, parfaitement doué et sensible, pour que le message parlé porte bien le caractère d'une intelligence, en tout supérieure à celle de l'intermédiaire. Il fallait un être capable de recevoir et de traduire les instructions d'en haut, ayant la foi, la force de caractère et l'autorité nécessaires pour exécuter les instructions données par les invisibles.

Dans l'espèce, l'instrument était encore une simple et modeste jeune fille. Le sujet de son message, adressé au Président des Etats-Unis, était l'émancipation des esclaves.

Le Président était alors Abraham Lincoln, qui débuta dans la vie comme gardeur de troupeaux et bûcheron, comme Fox et les Camisards. Il descendait des Quakers, de la Pennsylvanie de Penn. Dès sa jeunesse, sa mère, femme d'un caractère énergique, lui inculqua trois principes : 1° ne jamais employer de termes de profanation ; 2° ne jamais toucher à des liqueurs intoxicantes et 3° ne jamais mentir. Il régla toute sa vie là dessus, se mit à apprendre à lire, à écrire, et pourvut lui-même à son instruction.

Il avait l'esprit lucide, la volonté ferme et une grande confiance en lui. Devenu homme, reçu avocat, il défendit ses causes avec droiture et se mit toujours du côté de l'honneur et de la justice. Il entra dans l'arène politique avec cette indépendance de caractère qui lui était particulière, ne demandant jamais de conseils aux autres et tenant de toutes ses forces à ses principes de conduite, sans se soucier des intérêts de parti. — Cette conduite lui valut le beau surnom d' « Honnête ». — Il était simple, incorruptible, bien-

veillant, bon. Un tel homme ne pouvait que condamner l'esclavage, en thèse générale.

Lorsqu'éclata la guerre, dite « de Sécession », il ne voulut plus s'occuper d'autre chose que de la répression de la rébellion et de la réunion des deux factions séparées du Pays. A ceux qui lui parlaient d'émancipation, il répondait qu'il voulait avant tout sauver l'Union, même, s'il fallait pour y arriver, libérer tous les esclaves, ou seulement un certain nombre ou même pas du tout... et il resta inflexible devant l'énorme pression des anti-esclavagistes. Il avait du reste déclaré, à son inauguration, en 1861, qu'il n'avait ni le droit, ni l'intention d'intervenir dans la question de l'esclavage, telle qu'elle existait déjà. Une année après, une guerre affreuse ensanglantait le pays, un million d'hommes était sous les drapeaux, les batailles se succédèrent et la victoire était tellement disputée que vers la fin de 1862, les choses étaient à peu près dans le même état qu'au début des hostilités.

Dans le nord, le découragement commençait à percer et dans l'armée, déjà bien éprouvée, des murmures de mécontentement se faisaient entendre.

C'est vers la fin de cette triste année qu'eut lieu le curieux et très authentique épisode [1] que nous allons relater.

Miss Nettie Colburn était alors un médium habitant à Albany, loin de Washington, où elle gagnait sa vie en tenant des réunions, où « les Esprits » venaient « en elle » et la mettaient en état de « transe » et parlaient à ses auditeurs. — Elle avait la réputation d'être une personne très simple, timide et parfaitement honorable. — Pendant la guerre, son frère, tombé malade, avait obtenu une permission, qu'il avait égarée alors qu'il était encore souffrant, mais il

[1] Voir les détails dans la « Biographie de Mme Colburn. »

devait repartir quand même, et sa sœur Nettie, qui était venue à Washington avec sa mère, pour le soigner, était au désespoir.

Elle était chez des amis « spirites » et ces personnes connaissaient quelqu'un à la *Maison Blanche* qui s'intéressait aux phénomènes spirites. La femme du Président elle-même avait eu des relations avec des médiums. On parla de la jeune Nettie, qui était connue dans ce milieu et qui avait la faculté de parler, tandis qu'elle était elle-même inconsciente. Madame Lincoln manifesta le désir de voir la jeune fille et en la voyant paraître, les yeux tout rouges de pleurs, lui en demanda la cause et donna ensuite des ordres pour faire réparer la mésaventure arrivée à son frère, au sujet de sa permission.

Miss Nettie, toute réconfortée par cette bonne nouvelle se trouvait dans de meilleures conditions pour donner une séance et, en effet, elle parla de telle façon, que la femme du Président la pria de rester à Washington pour la présenter à son mari.

Notre médium rapporte, dans l'histoire de sa vie, toute l'émotion qu'elle éprouva durant cette soirée de décembre où on l'amenait, toute tremblante, devant le premier magistrat du pays. Cependant, c'était Madame Lincoln qui la recevait très aimablement et la présentait à une dame et à un monsieur qui se trouvaient là ; mais le Président ne venait pas, et Madame Milles, l'amie de Miss Nettie, qui était également médium pour les phénomènes physiques, se sentait poussée à se mettre au piano qui était ouvert ; depuis un bon moment déjà, l'influence l'absorbait et elle attendait, les doigts placés sur les touches, lorsque tout à coup, elle fait entendre une marche triomphale, jouée comme par un maître. En jouant les dernières notes, Miss Nettie jette un regard vers la porte : le Président était là. Il s'approche d'elle et lui pose des

questions auxquelles, toute troublée, « elle répond par oui, ou non, comme une petite écolière ». Enfin, dit le Président, comment faites-vous pour parler « aux esprits » ? Son amie suggère l'idée de former le cercle, sans toutefois se tenir par la main comme d'ordinaire.

C'est la dernière parole que la jeune Miss entendit ; elle était tombée dans un état d'inconscience ; alors voici ce qui se passa :

Cette frêle jeune fille, qui dans sa timidité n'osait articuler que des « oui » et « non » quand le Président l'interrogeait, s'adressa à lui et parla d'une voix ferme. Il était d'abord question de certaines choses que M. Lincoln seul semblait comprendre, puis la voix, qui avait pris un accent fort et mâle, aborda la question de la Proclamation d'Emancipation, disant au Président de ne rien modifier de ses intentions et se servant d'un langage énergique et solennel, elle adjura le chef de la nation de ne pas renvoyer la date de la Proclamation au-delà de la fin de l'année ([1]) et que cet acte serait « *le couronnement de sa législature et de toute sa vie* ([2]). »

« Il ne fallait pas, disait l'inspirée, écouter ceux « qui conseillaient de modifier les délais, mais rester « ferme dans ses convictions et exécuter sa tâche, et « remplir la mission que la Providence lui avait « confiée. »

Les témoins déclarèrent ensuite que « ces dernières « paroles étaient prononcées avec tant de majesté, « tant d'éloquence et dans des termes si nobles et si « élevés, qu'il semblait qu'un ange d'un ordre supé- « rieur donnait des ordres. »

([1]) On était alors en septembre 1862. La proclamation fut lancée le 1er janvier 1863.

([2]) Le Président Lincoln fut assassiné par l'acteur Booth, au théâtre, à Washington, le 14 avril en 1865.

En revenant à son état normal, Miss Nettie se trouva debout devant le Président qui s'était assis, avait croisé les bras sur sa poitrine et la regardait fixement. Toute troublée, et se rappelant où elle se trouvait, elle se recule, au milieu du silence profond qui régnait dans la pièce.

Enfin, l'un des assistants, sans doute un ami intime de M. Lincoln, lui demanda, en parlant assez bas, s'il avait remarqué quelque chose de spécial dans la façon de parler de l'orateur que l'on venait d'entendre. Le Président eut une secousse, comme s'il sortait d'un rêve, et, levant la main, pour toute réponse, il indiqua un portrait pendu au mur de la pièce.

C'était celui du fougueux chef de parti, le grand Daniel Webster [1], dont l'éloquence irrésistible avait vibré au Sénat autrefois et toujours sur cette même et perpétuelle question de l'esclavage. Alors M. le Président, reprit M. Somes, si vous ne trouvez pas ma question déplacée, pourrait-on demander si réellement, comme le prétend cette voix, on a cherché à exercer une pression pour faire reculer la date de la proclamation ? M. Lincoln sourit avec bonté et répondit : « Dans les circonstances actuelles, la question « tombe bien à propos et je puis dire qu'il faut que « j'emploie toute ma volonté et toutes mes forces « pour résister à cette pression qui réclame le renvoi « en question ». Puis, se tournant vers le médium, il dit : « mon enfant, vous possédez un don des plus « singuliers. Qu'il vienne de Dieu, je n'en doute pas. « Je vous remercie d'être venue ici ce soir. C'est plus « important qu'aucune des personnes présentes ne « peut l'imaginer. J'espère vous revoir. » Et il partit.

Voilà donc notre médium installé à Washington, où

(1) Voir plus haut page 29.

ses hauts protecteurs lui avaient trouvé une situation dans un ministère, où elle était heureuse de gagner cent sous par jour. De temps en temps, elle donnait quelques séances à de notables personnages qui venaient là, dans la soirée, consulter ses voix. Un jour, elle reçut avis que Mme Lincoln devait venir avec quelques amis, puis vers le soir « l'esprit familier » de Miss Nettie l'informa que le « grand brave » allait venir aussi. On était fort surpris de cela autour d'elle et on croyait à une erreur ; car il semblait peu probable que le Président s'expose à être vu en ville, assistant à une « séance spirite ». Mais lorsqu'un peu plus tard, la voiture s'arrêta, on le vit descendre. M. Laurie s'avança pour le recevoir, lui disant : « vous êtes le bienvenu, Monsieur le Président, d'ailleurs vous êtes attendu ».

— « Comment attendu, il y a à peine quelques minutes que je savais que je devais venir ! »

Il sortait d'une réunion des ministres, et, voyant sa femme partir avec ses amis, il lui demanda machinalement où elle allait : « Chez Miss Nettie, à une séance » répondit-elle. — « Attendez un instant, j'irai avec, répliqua-t-il ». M. Lincoln, qui relatait l'incident, ajouta qu'il n'avait jamais éprouvé une si grande surprise de sa vie. On expliqua au Président comment on avait reçu le message qui annonçait sa visite. Il paraissait content de l'apprendre, et après avoir écouté un peu de musique, il demanda à Miss Nettie « si elle avait quelque chose à lui communiquer ». — Peut-être que « les autres » ont quelque chose à dire, lui répondit la jeune fille.

En effet, « un autre » parla, et celui-là n'était pas un inconnu, car il s'incorporait dans le médium avec ses manières de parler d'autrefois, et sous le nom de Docteur Bamford. Il plaisait par la franchise de son

expression et gagna la confiance de tous, y compris celle de M. Lincoln.

Nous verrons du reste combien cette confiance était fondée et cette séance est une des plus remarquables, car nous verrons ici un invisible, conseiller le chef d'une grande nation et prenant l'initiative de lui prescrire un acte auquel personne n'avait songé, et, d'autre part, nous voyons cet homme, dans la plénitude de ses forces et de sa haute intelligence juger, dans sa sagesse, que le conseil était bon, et le suivant à la lettre, obéissant ainsi à l'intervention directe des puissances et influences supra-naturelles.

A ce moment le pays était dans l'inquiétude et dans le trouble ; l'armée, loin d'être victorieuse, commençait à aspirer après la paix.

La prolongation de la guerre était considérée en général comme ne devant pas donner de bon résultat. On poussait le Président, dans son propre intérêt et celui de son parti, à proposer un arrangement. Le Congrès n'était pas favorable à la prononciation de l'émancipation. Les temps étaient vraiment sombres. C'est alors que « le Dr Bamford » prit la parole. Il parla longuement (par Miss Nettie) de la situation de l'armée. Il prédit que des régiments entiers se disposaient à déposer les armes et à rentrer dans leurs foyers, que l'ordre et la discipline n'étaient plus observés et que des troubles très graves étaient imminents.

Les assistants parurent consternés, sauf M. Lincoln qui demanda alors au Docteur s'il voyait un remède à cet état de choses, dont il reconnaissait l'exactitude.

« Oui, répondit le docteur, si vous avez le courage de vous en servir. »

— « Eprouvez-moi » dit en souriant M. Lincoln.

— « Ce que je vais dire est si simple, dit le doc-
« teur, que vous pourriez supposer que c'est un

« moyen insuffisant, dans les circonstances actuelles.
« Pourtant le moyen de conjurer le péril dépend de
« vous ; il réside en vous. Allez vous-même voir
« l'armée, allez-y seul, avec votre femme et vos en-
« fants seulement ; pas d'escorte, pas d'officiers avec
« vous. Allez-y avec simplicité et parlez aux soldats.
« Demandez-leur leurs griefs, montrez-vous ce que
« vous êtes en réalité : le Père de votre peuple. Tâchez
« de leur faire comprendre que vous vous intéressez
« à leurs malheurs et à leurs épreuves, lors de tant de
« batailles, de tant de marches à travers des régions
« marécageuses, où tant de leurs camarades ont laissé
« la vie. Et pour éviter un désastre, il faut que, dès
« demain, on sache que cette visite aura lieu ».

Le docteur parla ensuite de la guerre en général, et prédit à la fin, que le Président serait renommé, dans deux ans [1]. Lorsqu'il eut cessé, on demanda à M. Lincoln si, vraiment, les affaires du pays étaient si compromises. Le Président répondit que rien n'avait été exagéré, mais en même temps, il les supplia tous de ne rien révéler de ce qui avait été dit, et indiquant un officier présent, il dit :

« Ce Commandant sait par les rapports qu'il vient
« de nous faire au sujet de l'armée, que tout ce que
« le « Docteur » a dit est exact ; nous venions d'avoir
« une réunion des ministres à ce sujet, lorsque quel-
« que chose, je ne sais quoi, m'a décidé à venir ici
« avec Madame Lincoln, et maintenant, peut-être
« que son conseil est ce qu'il y a de meilleur, car j'ai
« très souvent remarqué que les faits de peu d'impor-
« tance, en apparence, sont souvent d'un grand poids
« dans les évènements de l'existence ».

Il dit tout cela, comme s'il pensait tout haut, et sans se préoccuper du cercle de personnes silencieuses qui l'entouraient.

[1] M. Lincoln fut réélu, en effet, en 1865.

Le lendemain était un dimanche et le journal, la *Gazette*, annonça en gros caractères la visite prochaine du Président à l'armée, avec sa famille et d'autres détails montrant que les conseils du Dr Bamford « *avaient été suivis à la lettre* ». Cette visite du Président à l'armée est un fait historique qui fit le plus grand bien. Le peuple était enthousiaste, et les soldats le reçurent en le portant littéralement sur leur épaules à travers les campements, en lui faisant une véritable ovation et en écoutant respectueusement ses bonnes paroles. Il laissa une armée réunie, dévouée, ayant ranimé son courage et relevé son moral. Ces malheureux combattants avaient appris par des ennemis de la guerre, des gens de l'opposition, que les autorités de Washington menaient une vie luxueuse et fastueuse, pendant qu'ils se sacrifiaient dans cette guerre atroce, et cela suffit à expliquer pourquoi « on » avait insisté à deux reprises pour que le Président aille seul, et sans escorte, au milieu d'eux, dans toute la simplicité de sa grande âme et de sa bonté.

Mme Lincoln qui avait vivement encouragé son mari à avoir confiance en cette prédiction, était très heureuse du résultat de sa visite à l'armée. A quelque temps de là, la nouvelle arriva à la Présidence qu'une bataille terrible était livrée. L'angoisse était extrême à la Maison Blanche. En attendant les courriers, Mme Lincoln était accablée de douleur. Dans cet intervalle, sa dame de compagnie, Madame Cuthbert, une française, ayant rencontré Miss Nettie Colburn, l'amena vivement auprès de la Présidente.

Elle se prêta encore une fois à une communication. Des nouvelles rassurantes et consolantes calmèrent Mme Lincoln. A ce moment, son mari, qui avait l'habitude de prendre une tasse de thé chez sa femme, à cette heure, entra et put entendre lui-même les nouvelles précises relatant les péripéties du combat,

en progrès à ce moment même. « Il était faux que deux généraux aient été tués et que les Unionistes soient en retraite. Le Président aura de meilleures nouvelles le soir même, et encore plus rassurantes le lendemain ». Sa figure parut plus sereine en entendant ces mots. Il but son thé, et après avoir pressé la main du médium, il quitta l'appartement.

Les nouvelles qui suivirent confirmèrent tout ce qui avait été dit à M. Lincoln. Après cette sanglante bataille de Chancelorville, qui était indécise comme résultat pour les Unionistes, et jusqu'au moment où l'administration eut trouvé, en la personne du général Grant, l'homme qu'il fallait pour arriver à la victoire finale, il y avait à Washington bien des conciliabules pour établir un plan de campagne et les moyens de lutter contre le fameux général Lee, du parti du Sud. C'est dans ce moment qu'un soir M. Somes, un intime de la Maison Blanche, vint chercher Miss Colburn, en lui disant que le Président désirait la voir.

Introduite auprès de lui, elle remarqua deux Messieurs,en uniforme d'officiers,mais sans les insignes de leurs grades. L'un deux paraissait être un personnage d'importance, l'autre son subordonné. Mme Lincoln et M. Somes, complétaient le groupe.

Au bout de quelques minutes, Miss Nettie était « en transe » et elle apprit de M. Somes, plus tard, ce qui arriva.

« L'Esprit » qui avait pris possession du médium savait évidemment pourquoi ces Messieurs voulaient le consulter. Allant, sans mot dire, vers la table, à l'autre bout de la pièce, et où étaient éparpillés des papiers et des cartes, il demanda un crayon, et se mit à tracer des lignes sur une carte de la guerre. M. Lincoln pria sa femme et M. Somes de rester à l'autre bout de la pièce où ils étaient. Ce qui se passa

alors dût être très important, car cela dura une heure et il fallut repointer un nouveau crayon pour le médium. Il paraît, en outre, que les yeux du médium étaient fermés, car, à la fin, M. Lincoln disait en souriant « Il semble que Miss Nettie n'a pas besoin de ses yeux pour voir.

Le premier des deux officiers déclara que chaque ligne tracée par la jeune fille, était conforme à un plan de campagne qui avait été discuté au conseil du Président, tout récemment.

Lorsqu'on songe à la gravité des évènements du moment, aux épouvantables difficultés de toute nature, et à l'importance des décisions à prendre, il serait superflu de supposer qu'un Président et un général, en proie à l'angoisse où les plaçait le sentiment de leurs devoirs, envers leur pays et la nation, se soient abaissés à consulter un médium, comme simple passe-temps, dans le but de faire une simple étude psychique, pour laquelle il aurait été inutile d'écarter Mme Lincoln et M. Somes. Il y avait au contraire à décider une question vitale pour le pays, un grave parti à prendre. Ils avaient confiance dans les « voix d'en haut » et ils avaient demandé leur intervention et écouté leurs conseils.

M. Lincoln demanda encore à tout le monde et, sur l'honneur, le secret sur cette séance pour le moment, et M. Somes renouvela cette prière, en disant à Miss Nettie que plus tard, lorsque la paix serait rétablie dans le pays, et toute autre agitation terminée, elle pourrait faire connaître la vérité à tous et qu'elle pourrait en ce qui le concernait, user de toute l'autorité de son témoignage. Longtemps après, Miss Colburn, devenue Mrs. Magnard, publia son récit [1].

[1] Voir pour les détails l'auto-biographie de Mme Colburn Magnard.
(Librairie psychique, 42. R. St Jacques.)

Jamais je n'ai vu mettre en doute le moindre détail, et pourtant des personnes, encore vivantes, auraient pu faire une réfutation, si le tout n'avait pas été parfaitement véridique dans tous les détails.

Nous arrêtons ici notre étude. Nous avons vu que l'histoire de notre temps nous offre de fréquents exemples de cette sorte d'intervention, surtout dans les périodes d'agitation, où un exemple, un conseil, sont nécessaires pour éclairer les hommes et les pousser en avant, dans la marche de l'émancipation de l'humanité. Nous avons vu cet influx d'idées à différentes époques, leur corrélation avec les évènements dans diverses nations et à travers les siècles derniers. En passant, nous avons vu les caractéristiques de quelques agents dont se sont servi ces « intelligences invisibles », leur initiative et leur connaissance, leur prescience de choses souvent inconnues de tous les mortels, qui écoutent leurs paroles. Nous avons vu avec quels soins et avec quelle adresse ils ont préparé le terrain pour arriver à leur but, toujours le même : « *la libération de la pensée,* « *enchaînée dans les dogmes et dans les préjugés,* « *de révéler les vérités, de diminuer l'ignorance* « *dans la mesure du possible* ».

Nous avons vu les hommes comme Fox et les Camisards, recevant, malgré eux, l'impulsion de l'invisible qui les faisait penser, parler et agir. La période de la « sorcellerie » étant passée, ces paroles et ces actes ne sont plus attribués, en totalité, aux démons. La Liberté prend de l'extension, et les novateurs ont le droit d'exposer leurs pensées nouvelles et leurs principes.

Plus tard vient l'application en grand de nouveaux enseignements, préparant des nations entières à réaliser ces révolutions et à entrer dans une période de Progrès.

Si les hommes, en avançant, mettent de la violence,

les invisibles réitèrent par leurs meilleurs agents l'appel à la Raison et conseillent la persuasion comme seul moyen de convaincre.

Enfin nous avons vu, par quelle suite de curieuses circonstances, ces Invisibles ont pu intervenir dans le redoutable problème de l'esclavage, et par quels moyens directs, ils ont pu obtenir un résultat décisif. Remarquons surtout que, dans le cours de toutes ces interventions multiples et diverses des forces et des intelligences invisibles, nous avons vu comment toutes ces personnes sensitives ont été préparées à leurs missions spéciales ou générales, dans le but constant de disséminer des pensées, visant toujours à activer l'émancipation de l'esprit humain et à préparer de plus en plus le « *Règne de la Vérité.* »

Clémens.



Saint-Amand (Cher). — Imprimerie Bussière.



